

« Quand nous rentrons dans le rapport Sud-Nord, les réalités ne sont pas les mêmes et on peut se poser la question du positionnement des éditeurs du Nord par rapport aux éditeurs du Sud »

Béatrice Lalinon Gbado, Ruisseaux d'Afrique (Bénin)

Retranscription de l'intervention de Béatrice Lalinon Gbado, lors de la table ronde sur « les partenariats éditoriaux », sur la scène du Pavillon d'honneur, à la Foire du livre de Francfort, octobre 2017

« J'ai fondé les éditions Ruisseaux d'Afrique en 1998, nous aurons 20 ans bientôt, motivée par le souci, le désir, l'aspiration de transmettre aux générations qui montent leur culture. C'est à dire, la richesse, la nourriture culturelle, le patrimoine africain, béninois, qui portent des valeurs qui sont finalement des valeurs universelles, pouvoir les donner aux enfants et ainsi préparer l'homme de demain. Motivée par cette finalité, j'ai donc créé cette maison d'édition qui aujourd'hui est basée à Cotonou, qui a plus de 200 titres au catalogue et qui anime la vie culturelle à travers une vingtaine de collections. Notre activité nous fait membre de plusieurs réseaux, dont Afrilivres et l'Alliance internationale des éditeurs indépendants.

Au niveau des partenariats, je pourrais parler selon deux axes bien distincts.

En créant notre maison d'édition, ce que nous avons senti du point de vue de l'Afrique, c'est l'importance d'avoir un marché plus grand. Nous sommes des petits pays, francophones mais aussi anglophones et dans le domaine du livre, le marché local est petit. Pour nous, l'important est que le livre parvienne au lecteur et que de petits foyers se créent en Afrique à partir desquels le livre puisse être diffusé. Et donc ce que nous avons fait, **c'est de lancer des coéditions très tôt, depuis 2002, des coéditions qui ont engagé des maisons d'édition de Tunisie, de Guinée, de la Côte d'Ivoire, du Togo, du Sénégal et d'autres pays et qui ont permis de créer des collections qui ont généré jusqu'à 80 titres diffusés dans tous ces pays à la fois, ce qui nous a permis de régler les problèmes de distribution, de production, de qualité aussi de ce que nous mettions au service des enfants.** Ceci au niveau de l'Afrique.

Quand nous rentrons dans le rapport Sud-Nord, les réalités ne sont pas les mêmes et **on peut se poser la question sur le positionnement des éditeurs du Nord par rapport aux éditeurs du Sud.** Il y a des dynamiques comme celle de l'Alliance des éditeurs indépendants où nous voulons des relations équitables, où des dynamiques sont mises en place, des projets concrets pour faire que le livre, une fois publié, soit plus ou moins acheté au même prix, en tenant compte du rapport au niveau de vie, donc accessible de la même manière par le public français que par le public béninois, par exemple. Mais cela devient difficile lorsqu'on se positionne dans la dynamique venant du Sud vers le Nord. Par exemple, je regardais tout ce que nous avons coproduit ou coédité et je me demande pourquoi l'on ne trouve pas un seul livre qui a été élu du Sud et coédité vers le Nord par les autres... ou si vous en trouvez, on peut les compter sur les doigts d'une seule main !

Tout à l'heure, j'ai entendu qu'il y a des lignes qui bougent mais elles bougent comment et dans quelles proportions ? **Est-ce que les chasses ne sont pas toujours gardées, est-ce que cette francophonie que nous voulons promouvoir, que nous disons promouvoir, est-ce que nous sommes vraiment prêts à nous ouvrir ou est-ce que nous pensons toujours que nous avons des leçons à donner.** J'ai entendu tout à l'heure quelque chose qui m'a parlé. J'ai entendu parler d'arrogance, je n'oserais parler jusque dans ces termes-là, mais c'est dans la considération, le respect mutuel, la capacité à se mettre ensemble pour dire « finalement, nous partageons une

langue, c'est un véhicule qui nous permet d'atteindre un objectif, est-ce que nous nous considérons comme des collègues agissant pour le même objectif ».

Pour ma part, j'ai la sensation que ce débat est encore entier. Mais on peut espérer, quand on parle de cession de droits, que les dynamiques nouvelles qui vont se mettre en place tiennent compte de cela, car on veut céder des droits, **il y a des fonds qui sont mis en place pour cela, mais je voudrais qu'on me donne des exemples de ce à quoi ces fonds servent ? Est-ce pour céder les droits des ouvrages produits dans l'édition française, et donc démultiplier la possibilité pour ces ouvrages-là d'exister par ailleurs ou est-ce que c'est pour donner vie vraiment à toutes les cultures, à toutes les pensées, à toutes les prises de parole, de nos différents auteurs, de nos différents illustrateurs, de par le monde francophone.** Cette question, elle est encore entière pour moi....

Je pense que ce qui s'est échangé au cours de cette table ronde est très important. Je suis d'accord que pour le livre jeunesse, on pourrait faire des choses en commençant à travailler dès le départ, au contact des auteurs et des illustrateurs. Ce qui est aussi important et que je soulevais dans la première intervention et que je voudrais qu'on mette en arrière-plan désormais dans la collaboration, c'est la question de la posture et du regard. On a déjà tout essayé, j'ai bien entendu déjà coédité et je viens par exemple de conclure une cession de droits avec AGO Media au Togo, mais la question est d'abord celle de la posture de l'autre, l'interlocuteur que vous avez devant vous. **J'ai voulu coéditer un livre qui s'intitule *Maman* et qui fait partie des best-sellers de notre catalogue. Quand j'ai rencontré un éditeur français, il m'a dit « mais quelle est cette histoire, ce n'est pas possible de parler de la mère ainsi », enfin, je n'ai pas eu les détails, mais cette relation à la mère qui est fondamentale dans ma culture à moi, posait un problème à cette personne que j'avais en face de moi.**

Et donc, je ne peux pas accepter de diluer, de conformer, de faire ce qui pourrait plaire à l'autre. D'autant plus que l'autre ne se dissout pas à moi. La question est de savoir si l'on peut entrer en relation à égalité. C'est-à-dire accepter que celui qui s'en vient là, même si je ne suis pas d'accord avec son projet, c'est un projet qui a de la valeur, que je peux accepter et partager demain, qu'il a toujours accepté et partagé ma forme de penser, ma forme de diffuser cette pensée, etc. **C'est le problème clé, il faut qu'on résolve ce problème de regard et de posture dans la relation.** Ensuite, j'ai posé cette question – et si personne n'a répondu, c'est que j'ai peut-être raison, avez-vous déjà trouvé dans cette collaboration, qui est centenaire, qui est multi-centenaire des livres venus d'Afrique dont les droits ont été achetés par les partenaires français et multipliés ici... on répondra demain !

Dernière chose, on a parlé ici de l'enjeu pour nos sociétés. Je suis d'accord, et souvent nous mettons les femmes... nous focalisons à la fin du processus. C'est-à-dire, quand on voit les bateaux sur la mer, les jeunes dans les cales, tout le monde panique. Tout le monde a mal par rapport à cette situation-là. **Mais si à la base, dès la littérature jeunesse, alors que l'enfant est encore au lait culturel, on n'accepte pas de lui donner une estime de soi, de lui donner sa valeur personnelle, de lui donner sa culture, de lui permettre d'émerger en prenant racine, et qu'on lui dit toujours que ce qui est bien, c'est dehors... et bien, ce n'est pas la peine de vouloir arrêter les navires.** Le jeu se joue là-bas. Et c'est ça qui est important, et là, ça devient un enjeu de société. Aujourd'hui, nous avons des défis au niveau de nos sociétés. Et la mondialisation nous apprend que le défi du Bénin est aussi le défi du monde entier. L'effet papillon, c'est aujourd'hui qu'on expérimente, et ça va très vite. Donc si chacun continue à porter sa petite chapelle et à considérer qu'il est la référence et le donneur de leçons, on reviendra ici dans 10 ans mener le même débat. »

Propos recueillis par Katja Petrovic, BIEF.